

Entretien La quête du pays incertain

Michel Beauchamp et Gérard Grugeau

Numéro 49, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24195ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beauchamp, M. & Grugeau, G. (1990). Entretien : la quête du pays incertain. *24 images*, (49), 56–59.

EMIR KUSTURICA

A high-contrast, black and white close-up portrait of Emir Kusturica. He is looking slightly to the left of the camera with a serious expression. A lit cigarette is held in his mouth, with a small amount of ash visible. He is wearing a dark, collared shirt. The background is dark and out of focus.

Lion d'or de la première œuvre (*Qui es-tu Dolly Bell*, Venise 1981), Palme d'or (*Papa est en voyage d'affaires*, Cannes 1985), Prix de la mise en scène (*Le temps des Gitans*, Cannes 1989): rien ne semble pouvoir résister à l'ouragan Kusturica, l'enfant prodige du cinéma yougoslave. Rocker à ses heures dans le groupe *Interdit de fumer*, ce jeune cinéaste de 35 ans issu de l'école tchèque (études à Prague dans les années 70) réalise brillamment, dans un style personnel empreint d'humour et de poésie, la synthèse de différents courants esthétiques européens. Gros plan sur Emir Kusturica ou recherche d'une identité au sein d'un continent cinéma, devenu le seul point d'ancrage d'un homme confronté à l'image du pays incertain que représente la mosaïque yougoslave.

LA QUÊTE DU PAYS INCERTAIN

propos recueillis par Michel Beauchamp et Gérard Grugeau

24 images: *Pourrait-on voir la scène du four à chaux comme une métaphore du film (l'impossible envol suggéré par le mouvement ascendant, puis descendant de la caméra) et de votre démarche artistique (le feu du désir à la base de chacun de vos projets)?*

Emir Kusturica: J'ai essayé dans cette scène, en jouant avec le temps et l'espace, d'obtenir des miracles de la caméra sans avoir recours au principe du montage. Pour moi, la mise en scène ne consiste pas à surprendre le public à tout prix. *Le temps des Gitans* repose sur des trucs de mise en scène très naturels. Un cinéaste qui a de l'imagination, qui approche son art comme un jeu et qui sait s'entourer d'amis, a toutes les chances de se distinguer. Sans la présence autour de moi de certains amis et d'une équipe solide, je n'aurais pas pu obtenir de tels résultats, dont cette scène en un seul plan de près de 4 minutes. Une relation d'amour est à la base de ce truc de mise en scène, qui est à la fois artificiel et porteur de vérité. La question de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas ne se pose plus à partir du moment où vous êtes fidèle à vos propres conventions. C'est particulièrement le cas pour ce film, car j'avais en face de moi des gens qui sont vraiment fous, avec un imaginaire d'une richesse incroyable et une liberté d'esprit hors du commun. Je me suis nourri de cette façon de voir les choses, tout en jouant avec la caméra et avec les personnages. Et ma mise en scène est devenue plus qu'un hommage aux Gitans: un hommage au cinéma. Il faut dire que j'ai grandi avec les films, avec le cinéma français, dont *À bout de souffle* de Godard. J'ai grandi entre Tarkovski et Fellini. Et j'ai découvert avec *Le temps des Gitans* qu'il y avait un lien direct entre la vérité du peuple gitan et l'illusion cinématographique qui a bercé toute ma jeunesse. Ces gens-là sont venus alimenter mes préoccupations esthétiques. Avec leurs contes ancestraux, ce mélange de quotidien et de surnaturel (le ciel, l'idée de liberté, etc.), j'avais là un matériau extraordinaire avec lequel ma caméra pouvait jouer à loisir.

24 images: *Le thème de l'envol semble au cœur de votre film et la mise en scène joue beaucoup sur l'opposition entre les déplacements horizontaux et une aspiration à la verticalité.*

E. Kusturica: Cette opposition entre des lignes de force horizontales et verticales est présente dans chacune de mes œuvres. J'essaye toujours d'être le plus possible en prise directe avec l'esprit du film et là, parce que ces gens touchent à la folie, j'avais un matériau propice à l'idée d'envol et de verticalité. Il y a une démesure inhabituelle chez les Gitans qui fait qu'un metteur en scène peut tout se permettre s'il le veut.

24 images: *Pourquoi les Gitans comme sujet? Sentiez-vous intuitivement qu'il y avait chez eux cette compatibilité avec vos préoccupations formelles?*

E. Kusturica: Il y avait tout d'abord un intérêt humain. Je ne veux pas dire par là que je me sens plus humain qu'un autre, mais j'essaye de le rester. Il me paraissait important de sortir de l'oubli ces gens qui connaissent des conditions de vie impossibles, qui crèvent dans la rue et qui sont soumis au racisme. L'homme veut toujours avoir quelqu'un en-dessous de lui et il est très facile de rester ancré dans ses préjugés si on ne cherche pas à atteindre la vérité de l'autre. L'aspect formel de ce film est né directement de l'âme des Gitans et de leur vie en communauté. Cela tient réellement du miracle que ce peuple, qui est parti de l'Inde il y a près de 1000 ans, sans jamais depuis lors s'intégrer à la société industrielle, ait survécu à toutes les persécutions de l'Histoire et soit encore aujourd'hui aussi vivant et vibrant. Et, avec ce film, je me considère moi-même comme un rescapé de ce miracle. J'ai enfin trouvé un sujet, un thème à la hauteur de mes aspirations de cinéaste. Mes films précédents ne m'avaient pas permis d'aller aussi loin.

24 images: *On a l'impression dans vos films antérieurs que tout implorait plutôt à l'intérieur des personnages alors qu'ici, tout explose dans la mise en scène.*

E. Kusturica: Les personnages qui formaient la petite communauté de *Papa est en voyage d'affaires* étaient beaucoup plus introvertis. Les Gitans, eux, expriment leurs sentiments sans détour. Quand il y a des problèmes, ils les exposent à tout le monde. Mais il y a une continuité dans mes films: le passage constant du conscient à l'inconscient chez certains de mes personnages. En lisant dernièrement des livres sur le somnambulisme, j'ai trouvé la description d'une sorte de maladie que je vais utiliser dans l'adaptation de *Crime et châtiment* que je prévois tourner prochainement à New York au sein de la communauté russe. Il y a des gens qui, en plus de dormir debout, s'appuient sur un mur invisible. Je vais introduire cette dimension pour le personnage de Raskolnikov, qui sera montré essentiellement comme une victime de lui-même.

24 images: *Hormis le fait qu'ils ne volent pas, ce qui sans doute servait votre propos, que représentent les dindons ou les oies dans la culture gitane?*

E. Kusturica: Je voulais avant tout souligner le miracle que représentent ces créatures qui symbolisent le temps pour les Gitans. Je ne sais pas exactement pourquoi. Une légende veut

que des oies aient jadis transporté ces peuplades sur les mers en direction de l'Europe. Ce peuple n'a pas le même rapport au temps que nous et, comme le dindon qui est un oiseau sans ailes pour voler, on peut penser que d'une certaine façon ces gens-là n'évoluent pas avec le temps. Mon idée était aussi de montrer qu'ils partagent réellement leur vie avec les animaux, qu'ils jouent avec eux et que de tout cela se dégage une énergie que nous avons perdue. Je rigole quand je vois dans les rues de New York ces gens qui promènent leur chien et ramassent leur merde dans un petit sac. Toujours est-il que pour faire jouer ces dindons stupides, il fallait y croire. Il a fallu un nombre incalculable de prises. Pour la première fois dans ce film, j'ai travaillé avec des plans très longs et des plans courts. Le film est construit à partir des longs plans, des déplacements des personnages, des mouvements de caméra, des différents angles de prises de vue. Le fait qu'il combine différents genres explique peut-être pourquoi le film n'a pas été compris par certaines personnes, disons les spectateurs du dimanche. Pour moi, ce film est une étape importante dans mon œuvre : il révèle vraiment ma conception du cinéma. Je sais que je me coupe d'une partie du public en travaillant de cette façon. Mais il est important de ne pas concevoir un film uniquement comme un produit.

24 images : *Le baroque flamboyant vous paraît-il une voie d'avenir pour le cinéma ?*

E. Kusturica : Il est nécessaire que le cinéma lutte pour sa survie. Aujourd'hui, les films sont conçus en fonction de la classe moyenne et ceux qui rapportent de l'argent s'appuient sur des valeurs très conservatrices. Et il y a la télé qui avale tout. Moi, j'ai connu l'influence des Godard, Truffaut, du réalisme poétique à la française, du cinéma tchèque et aussi de Renoir qui, malgré un style plus classique, réussissait à capter la vie. C'est à cause de tout cet héritage que j'aime inclure une dimension onirique dans mes films, un peu comme dans les vidéoclips

sur MTV. Je ne prétends pas faire mieux que les autres. Je soutiens seulement qu'il est essentiel de se battre pour l'intégrité du cinéma. Autrement, les directeurs artistiques prendront bientôt la place des réalisateurs.

24 images : *Il y a aussi chez vous l'influence de toute la littérature latino-américaine et de ce qu'on appelle le réalisme magique.*

E. Kusturica : Je viens d'un pays très proche de l'Amérique du Sud, malgré la distance géographique. La Yougoslavie a elle aussi une dette extérieure énorme (rires). Notre littérature renferme des éléments de réalisme magique. On trouve cela chez tous les peuples peu pragmatiques et très émotifs. Mais nos traditions ne sont pas très vivaces et très peu connues. Et pour nous, il est difficile de s'inventer des archétypes et de repartir à zéro à chaque fois pour trouver des thèmes universels. (...) Avec *Le temps des Gitans*, c'était très différent. J'avais une histoire très forte sur laquelle repose le film. Mais mettre en scène exigeait de ma part une démarche acceptable. Il ne s'agissait pas uniquement de traduire à l'écran les traditions du peuple gitan. Il y avait aussi une part de jeu. Je me suis appuyé sur le mélodrame qui est très présent dans la littérature française. Comme dans les films de Godard. Vous savez, le gars qui se lève le matin, va à la fenêtre de sa chambre, regarde les autobus, descend dans la rue et doit résoudre le dilemme suivant : prendre un fusil et tuer quelques personnes ou aller s'acheter une crème glacée. Ce qui exprime en réalité toute l'agressivité, la colère, et le vide que ressent le héros contemporain.

24 images : *Le mélodrame est très lié à l'idée de fatalité, comme le démontre d'ailleurs Le temps des Gitans. Votre film est très humain. Il n'y a pas de point de vue moral. Mais, en même temps, il n'y a pas d'espoir et les Gitans apparaissent comme un peuple d'orphelins.*

E. Kusturica : Oui. Dans mes cours à l'université, je me heurte souvent à l'incompréhension de mes étudiants. La notion de mélodrame n'a pas le même sens aux États-Unis. C'est très

péjoratif. Alors que dans mon esprit le mélodrame est quelque chose qui embrasse tous les aspects de la vie. Il y a un lien direct avec les tragédies de la Grèce antique. Les œuvres de Fassbinder et de Wenders sont ni plus ni moins des mélodrames. Certains critiques ont reproché à mon film de sombrer très vite dans ce travers. C'est une question de mentalité je crois. Le film *Sweetie* (Jane Campion) que j'aime beaucoup est aussi un mélodrame. Bien sûr, le traitement diffère selon les sujets et l'arrière-plan culturel de chaque réalisateur. L'humour noir de *Sweetie* ne conviendrait pas à la mentalité gitane. En fait, les malentendus sont parfois dûs aux journalistes qui écrivent pour une classe moyenne à laquelle mes films ne s'adressent pas vraiment.

Perhan (Davor Dujmovic) et son dindon.



24 images : *Rares sont les cinéastes qui arrivent à intégrer avec bonheur des séquences de rêve dans leurs films. On pense par exemple à Buñuel (Los Olvidados) ou à Vigo. Ce matériau onirique vous a-t-il été fourni par les Gitans eux-mêmes ?*

E. Kusturica : Cette dimension, je la dois beaucoup au Jean Vigo de *L'Atalante*. Il ne s'agit pas de plagiat, c'est une influence tout à fait inconsciente. Je me suis bien sûr inspiré de tous les contes qui m'ont été rapportés par les Gitans lors du tournage. Sans leurs suggestions, je n'aurais pas pu déboucher sur un tel imaginaire. La séquence de la maison suspendue, par exemple, vient directement d'une engueulade entre un Gitan saoul et sa femme : « Si tu ne me donnes pas l'argent, je prends la maison ». Comment imaginer une telle chose sans en avoir été témoin ?

24 images : *Et ces enfants qui se déplacent sous des cartons ?*

E. Kusturica : Il s'agit d'un souvenir de mon enfance. Je vivais près du secteur gitan de Sarajevo. On avait les mêmes jeux. Cette boîte de carton est aussi une maison fragile qui protège.

24 images : *Dans vos deux précédents films, il y a une image paternelle très forte. Ici, Perhan est un bâtard. On sait seulement que son père était un soldat slovène.*

E. Kusturica : Oui. Pour moi, c'est une notation ironique. La situation politique en Yougoslavie est très complexe. Les Slovènes veulent se séparer, comme s'ils ne voulaient plus rien savoir des « primitifs » avec lesquels ils cohabitent pourtant depuis quarante-cinq ans. Que le père de Perhan soit un soldat slovène était pour moi une bonne blague.

24 images : *Comment vous situez-vous par rapport aux courants esthétiques des cinémas de l'Europe de l'Est ?*

E. Kusturica : Mes véritables influences ne viennent pas de cette partie du monde, comme je l'ai dit. La Yougoslavie est un mélange de peuples très différents les uns des autres. Je me sens personnellement plus proche du néo-réalisme italien, du réalisme poétique français et de certains cinéastes russes. Cela me semble naturel. Je n'aurai jamais vraiment une nation. Mon prénom est Emir, donc d'origine musulmane. Les Turcs ont occupé la Yougoslavie, il y a près de quatre cent cinquante ans. Nous avons subi des influences musulmanes, païennes, orthodoxes. Pendant longtemps, j'ai eu beaucoup de mal à me trouver une identité. Mes films sont en quelque sorte une réponse à ma quête. Ils traitent des Gitans, des minorités en Bosnie, et le prochain se déroulera parmi les Russes de New



Perhan rêve de sa grand-mère (Ljubica Adzovic)

York. Mais tout cela est inconscient. Je n'ai rien conceptualisé. Je vieillis, c'est tout, en étant de plus en plus conscient des grandes choses de la vie et de mon métier de cinéaste.

24 images : *La musique et les chants populaires occupent une place prépondérante dans vos films.*

E. Kusturica : Les Gitans chantent tout le temps. La musique est leur seul héritage et ce sont d'excellents musiciens. Dans *Crime et châtiment*, Raskolnikov sera bassiste dans un orchestre. Personnellement, j'aime que la musique s'intègre naturellement dans le récit, qu'elle ne vienne pas de l'extérieur rehausser une scène de façon artificielle, comme dans les mélodrames américains.

24 images : *Votre film a été l'objet de vives critiques de la part de certains groupes de Gitans en France. Pourquoi ?*

E. Kusturica : Certains Gitans ont grimpé dans l'échelle sociale. Maintenant qu'ils sont plus riches, ils n'aiment pas qu'on les représente comme dans mon film. Ceux qui ont tourné avec moi ont réagi très positivement par contre. Et le film connaît un grand succès en Yougoslavie. ■